

*Avec Martin de la Soudière*

Arpenteur de paysages et poète de plein vent, Martin de la Soudière, ce passeur émérite, récemment décédé en février à l'âge de 81 ans, a su nous transmettre au fil d'une œuvre abondante et variée, une vision globale et réflexive de l'ethnologie, particulièrement avec son Cahier vert, journal d'un jeune ethnologue en Gévaudan, écrit entre les années 73 et 78, publié tardivement en 2024, prix Louis Castex de l'Académie Française en 2025.

Né en 1944, dans la demeure familiale et médiévale de sa famille en Charente Maritime, il habite ensuite Neuilly passe ses vacances dans les Pyrénées avec ses sept frères et sœurs, une initiation progressive à la montagne, aux paysages, avec des marches qui deviennent progressivement ascensions. Son père est géologue et sa mère femme au foyer.

Après des études de géographie, il s'oriente vers la sociologie, puis l'ethnologie, à la faveur d'une enquête collective sur l'enfant et son temps libre, puis sur l'habitat en Gévaudan, terroir où il reviendra au cours de 23 séjours et en toutes saisons. C'est là qu'il tient au jour le jour ce fameux Cahier vert qui ne sera édité qu'en 2024 alors qu'il avait parfois songé à s'en débarrasser, voire le brûler...une écriture quotidienne dont il dit qu'elle lui est *« aussi nécessaire, impérieuse que la traite des vaches. »*

*« Je pourrais ainsi écrire indéfiniment, écrire et écrire sur tout ce que je vois ici. Comme un opium. Pas tellement pour me souvenir des choses, mais pour les faire exister d'une autre manière. Maintenir un fil ininterrompu de journée en journée, de saison en saison. Témoin, mémoire du village : voilà le rôle que je m'attribue. »*

Ce *Cahier vert* se révèle aujourd'hui un ouvrage précieux qui témoigne autant de son amour géographique des lieux et des saisons que du vécu sensible et sans cesse remis en question d'un jeune ethnologue. Rédigé la plupart du temps sous forme de notes, il sait souvent faire montre de qualités littéraires évidentes et d'une grande sensibilité. Le Gévaudan, la Lozère ont été pour lui un territoire d'appel mythique, pour ses larges étendues, son climat rude et enneigé en hiver, les tourmentes entraînant la réclusion des habitants. Seul ou avec un ou deux collègues, il a toujours séjourné auprès d'une famille d'agriculteurs, les Moulin, au village de Montbel, partageant souvent leur quotidien avec un questionnement existentiel très présent.

*« Pourquoi mon besoin de vivre une culture seconde qui n'est pas la mienne ? »*

*« Il sait qu'il est payé pour comprendre ce qui se passe sur quelques kilomètres carrés, tente d'être lucide face au risque de l'exotisme »*

Au début dès le prologue, se manifeste une attirance réelle, avec le goût imposé de l'écriture :

*« Me plaisent les fermes, les hameaux, les villages. Pourtant ce n'est pas en eux que je peux me reconnaître. Mais dans la ville. L'insistance avec laquelle la campagne s'insinue dans mes désirs et dans mes rêves. La magie qu'exercent sur moi des mots comme village, cloche, bocage, plateau, chemin, attelage, moisson, ne me lâche pas et m'oblige à me demander pourquoi j'ai envie de me reconnaître dans la campagne. »*

Dès le départ aussi la conscience que sa présence ne peut être neutre, vivant une certaine ambivalence, parfois jusqu'à l'angoisse :

*« Faire une géographie, une sociologie de l'intérieur où soi-même intervient, puisqu'on ne peut rien y faire, on est là. Commencer par vivre ce qu'on observe, réellement : l'ennui, l'isolement, la répétition, le froid... »*

Mais très vite, il observe, note :

*« Les morts : on les veillait à tour de rôle, en fonction des jours de veille et du nombre de gens au village. Le pain : idem, à tour de rôle. Bergers aussi : venaient dans telle ferme, logés, nourris. Laisaient les bêtes dans un enclos pour le fumier (en échange). La braise : il devait toujours y avoir de la braise à la maison. Le soir : on la recouvrait avec du fumier. Le matin, avec des brindilles, on la rallumait. Pendant la messe d'enterrement, on laissait quelqu'un à la maison pour que la vie continue. »*

Martin est déjà installé dans le gîte de la ferme des Moulin à Montbel et ses prises de notes se révèlent déjà très évocatrices, comme dans cette évocation du travail au bois :

*« Jean-Luc n'arrête pas de couper des arbres “encore deux ou trois...Encore deux ou trois...” Troncs très lourds. Résine qui colle. Branches qui accrochent partout. On charge, on charge. Petit bois de pins maladiés. Bruyère. Fausse clairière. Il coupe n'importe quoi. Je lui demande si c'est communal ; “Oui, mais on coupe ce qu'on veut. Celui qui en a besoin”. »*

Savoir capter une ambiance en quelques phrases :

*« Retour à Brenac. Très désert. Petite route. Un hameau. Deux filles blondes avec leur mère dans une grande ferme silencieuse. Le père emploie un petit berger pendant l'été. Avec son fils de 20 ans, un peu retardé et sauvage, il fauche à la main un grand pré (l'herbe est humide et couchée). Sur les chemins, on voit partout des troupeaux de vaches. Comme s'il n'y avait qu'eux à cette heure-là. »*

Il faut sortir du romantisme :

*« Je ne vois plus, ou de moins en moins, la beauté de la Lozère. C'est tant mieux. Car il ne s'agit pas de voir, mais de vivre les choses. »*

Il faut faire émerger des anecdotes liées aux croyances et rituels :

*« La Fage (hameau situé à trois kilomètres de Chateauneuf) : il y avait une maison aux bruits bizarres, qui ont cessé dès que l'on a fait dire les messes demandées par le défunt. » Ou bien : « Monsieur Moulin se signe avant les semailles. »*

Pour brosser les aspects essentiels de l'environnement (petit causse au pied du Mont Lozère) et du mode de vie, on notera une activité dominante d'élevage et d'agriculture, les activités complémentaires et rémunératrices des cueillettes (les lichens (aller à la mousse), les narcisses, les champignons, les myrtilles, les cuisses de grenouilles, les plantes médicinales), l'importance de la météo, les tourmentes légendaires, la solitude des célibataires, les regrets du “c'était mieux avant”, la mécanisation et déjà la dénatalité.

En ce qui concerne la météo et les saisons, Martin indique quasi chaque jour la température et les conditions, augmentées parfois de ses impressions personnelles, par exemple :

*« Montbel 1° Soleil, puis gris. Arbres givrés au-dessus de Giralvés. » Ou bien : « Le temps est plus frais, mais la neige et le vent ont cessé. Les nuages passent au ras des montagnes. »*

Il relève les proverbes liés aux saisons :

*« Quand les genêts fleurissent en automne, l'hiver sera rude. »*

Quelques impressions d'hiver :

*« Les congères atteignent quatre-vingts centimètres de haut dans notre chemin. Vagues de sable. Rebords de glacier. »*

*« La neige s'accumule toujours aux mêmes endroits : au revers des talus et murets en pierres par rapport à la direction du vent. Passage transformé de manière radicale par un élément naturel. On peut suivre le vent à la trace, repérer les tourbillons, là où il n'y a pas de neige.*

*Herbes prises par la neige. Traces de bouts de bois tombés. Croûte de glace qui apparaît par endroits. Traces d'oiseaux, de chiens. Dates, paysage daté. »*

Il est sensible à la résurrection du printemps :

*« C'est le printemps. Les villages pèsent lourd. Surtout, ils sont maintenant ouverts. Les tracteurs parcourent les chemins. Morts et ressuscités les champs. Partout l'herbe. Quelques fleurs. Des courants d'air pas trop hostiles. On regarde vers l'extérieur. La maison cesse d'être le centre. Dans le Cantal, on sort déjà les vaches. Les champs ont l'air plus vastes et les maisons disparaissent, mangées par le printemps. »*

Plus tard en juin :

*« Prés d'une beauté violente, bourrés de fleurs, humides, brumeux, chaotiques, découvertes, naissance du monde. »*

*« Les champs couverts de narcisses, comme la neige. On a envie de se rouler dedans, de vivre à ras des plantes. »*

L'importance du vent :

*« Le vent. Donnée essentielle ici. Le même vent que celui de toujours qui a usé la plaine, raclé, râpé, raviné, raboté le sol et les chemins, aplati les maisons. Le même vent que celui de la Préhistoire ou du Moyen Âge. Rien n'a bougé. Rien n'a vraiment changé. Avec ce vent, il se passe quelque chose en permanence. Toujours la même chose. Impossible d'être en soi, de rester à l'intérieur de soi. Il faut passer, courir, hurler. Les choses sont très belles. Au delà du paysage, chaque pré est un chromo. Blanc et jaune. Les couleurs dessinent le relief, dessin d'enfant, criard. Le délire est à l'ordre du jour. Hallucinations de fleurs et de blanc. »*

Ou quand il pleut, avec “la plaine mitraillée par le vent et la pluie“ :

*« La Lozère en creux, en négatif : sans le paysage, sans la beauté, mais avec l'isolement. Sans la beauté, avec la vie dedans, fruste, familiale, alimentaire. »*

Il se manifeste sensible aux couleurs de l'automne :

*« Au-delà de l'automne. Les châtaigniers hurlent de couleur. Agression du jaune brut. Chèvres et moutons. Juste après Belvezet, la coupure nette, fraîche, la limite entre le non-enneigé et l'enneigé. De l'au-dessus à l'au-dessous, tout bascule : sécheresse, herbe, soleil, contre humide, neige, froid. Comme si quelqu'un depuis toujours avait désigné ce plateau de la Margeride comme plateau à neige. »*

On notera que Martin a voué un livre entier à la météo :

Au bonheur des saisons Voyage au pays de la météo (Grasset 1999).

Il s'émerveille aussi des jardins :

*« C'est une des premières fois que je sens et vois vraiment les jardins, minuscules bouts de terre enserrés dans des murets de granit, appendice malhabile de la maison comme une pièce supplémentaire en plein vent, mal bâtie. Quelque chose de celtique, de primitif, de pauvre. C'est vraiment le petit jardin, dérisoire et touchant. »*

La géographie, les saisons pour le cadre, mais aussi le goût des noms de lieux et de personnes, les matières mêmes :

*« Je fais une longue marche au-dessus de Montbel, pour m'imprégner de mes matières fétiches : boue, eau, genêts, blocs de pierre, herbe non fauchée. Paysage déjà sombre – il est six heures – balayé par les nuages. Découverte de petites plaques de neige cachées dans les genêts, que le soleil n'a pu atteindre. Chaque pré, chaque champ a une bordure différente : barbelé, talus*

*en terre, talus gazonné surmonté de rochers. Haie transparente de fayards, ligne de genêts, rigoles, marécages, ruisseau stagnant. Champs suspendus en plein ciel. »*

Nous avons déjà noté l'intérêt particulier de ce Carnet vert pour ce qu'il nous montre du travail de l'ethnologue, ses questionnements, ses moments de joie ou de détresse, liés parfois à de brèves perceptions :

*« Retour sur moi-même. Jeudi, rentrant à pied de Châteauneuf, désespoir sourd devant ce froid, ce vent glacial, toute mon inutilité dans ce monde villageois qui se passe fort bien de moi. Moi, tout petit, tout gris, avec ma pauvre carte d'état-major et ma soi-disant grosse veste paysanne, moi, tout petit sur le bord de la route. Et puis il y eut Villesoule, qui m'a réconcilié avec tout ça. Villesoule, village ouvert, ses grandes maisons. »*

Ce questionnement sur les dialogues et ce qu'on induit ou peut induire :

*« Ce "ruralisme" ainsi exprimé par les enfants, n'est-ce pas moi malgré tout qui le crée, l'induit, le désire ? Est-ce que je ne retiens pas ce qui me fait plaisir, me change, me satisfait ? »*

ou bien

*« S'engager dans le discours d'autrui. Le forcer à parler...rêve.*

*On les roule, on parle, on se fait tout miel pour obtenir des paroles.*

*Trop attendues les informations ne viennent pas.*

*Je n'ai plus grand chose à leur dire et rien envie de savoir sur eux, seulement le désir de leur prendre leur village. »*

Quel rôle avoir :

*« Je triche avec eux, avec mon intelligence explicite. Je viens leur faire l'aumône de mes concepts. Leur déférence s'adresse à tout ce que je représente. Je m'en sers malgré moi, ils me flattent. »*

Questionnement aussi sur la restitution :

*« Les Lozériens attendent peut-être qu'on leur parle d'eux et pas de soi, qu'on leur montre leur propre fonctionnement et non le sien propre. Ce cahier intéressera d'autres qu'eux. Les aider, c'est peut-être leur apporter de la théorie, et non mon regard enroulé sur moi-même, et non mon refus de prendre parti et de dire qui ils sont. »*

Ou bien avec le film sur l'habitat :

*« Malaise quand on passe le film sur leur maison aux Moulin. D'ailleurs M. Moulin ne s'y est pas trompé : " là, vous dévoilez tous nos secrets". »*

Ces questionnements sur le rôle de l'ethnologue nous renvoient à Gregory Bateson, anthropologue et l'un des fondateurs de l'analyse systémique, chère à Edgar Morin, qui nous fait penser le monde dans une globalité complexe où les éléments sont en interférence constante. De par sa présence même, son comportement, son langage, l'ethnologue a une influence inévitable sur l'action et la parole de la personne observée ou questionnée.

Penchons-nous maintenant sur les qualités de style de Martin, on l'a vu le côté prise de notes, son côté spontané, n'enlève rien à la précision, la fulgurance même parfois de certains passages, parfois comme de brefs poèmes :

*« Seulement l'altitude et le vent, et l'église et les bœufs, et les enfants, et les filles-mères blondes, et les noms de ces villages inscrits dans l'espace. »*

La forme du carnet apporte une fluidité, un naturel, il restitue la durée et l'évolution au jour le jour.

Martin de la Soudière est très visuel, manie volontiers le crayon, l'appareil photo et la caméra, rechigne au magnétophone.

Comment ne pas penser aux films de Depardon quand il évoque les célibataires :

*« Ce sont peut-être les célibataires qui peuvent nous en dire plus sur les villages, eux qui parfois en meurent lentement, entourés de famille, eux qui sont sans femme et sans enfants. La similitude entre Boisserols et Mathieu est flagrante : tous deux célibataires, et plus originaux, plus conscients que les autres, véhiculant malgré eux une poésie cruelle qu'ils sont seuls à vivre. Fin de ce petit couplet Giono, L'épervier de Maheux et Crève Cévenne. »*

Enfin pour terminer ce magnifique passage avec la lecture de Monsieur Moulin :

*« Ce soir j'apporte un livre sur la vie lozérienne d'autrefois. M. Moulin se jette dessus. La manière appliquée dont il lit, on a envie de lire avec lui ; son attitude donne du poids, de l'existence à ce livre : la manière qu'il a de chausser ses lunettes, de s'installer, de saisir le livre ou de le poser bien à plat sur la table. Il lit comme il aiguisé sa faux, tout entier à ce qu'il fait, respectueux de ce qui est écrit, le découvrant au fil des phrases, un peu comme un enfant qui épelle son livre de lecture. »*

Abordons maintenant l'esprit géographique de notre auteur avec un autre livre, Arpenter le paysage, paru en 2019 chez Anamosa, un livre-somme où glaner dans de nombreux registres.

D'entrée de jeu, le livre nous questionne :

*« Tellement séducteur le paysage ? Comme d'autres mots en age : « village », « bocage », « voyage », ou encore « visage », le terme à lui seul porte déjà une charge émotionnelle très particulière. Il dit tout à la fois notre enfance, la mémoire des espaces et le charme de sa découverte, le beau, le lointain, les vacances... De leur côté, certains chercheurs nous parlent de connivence avec lui, ou encore d'affections paysagères ».*

Dans ce livre foisonnant, illustré de photos et documents, il mêle ses expériences avec celles d'écrivains reconnus comme auteurs topo-sensibles, inclus dans une lecture territoriale. Alors qu'il produit ce livre, il est enseignant à l'École du paysage de Versailles.

*« Quels qu'ils soient, ces auteurs sont là pour nous conforter dans nos préférences. Mais tout autant pour nous communiquer les leurs. Grâce à eux et par procuration, nous sommes transportés là où ils ont écrit, peint ou escaladé. Par une empathie contagieuse pour leur œuvre autant que pour leurs lieux, ils nous font épouser leurs regards, emprunter leurs chemins ».*

Les vacances d'enfance de Martin, en famille au pied des Pyrénées, constituent une première école, une révélation progressive de l'altitude, comme cette première arrivée à un col :

*« Pour ma part, je me souviens encore de ce moment très précis de cette première arrivée à un col, de ma fierté d'être parvenu avec les petites jambes de mes dix ans à surmonter la fatigue et d'avoir gravi et vaincu la pente pourtant modeste ; je me rappelle la surprise de retrouver ainsi, en vrai cette fois, le col de mon livre de géographie du primaire, son original et non plus seulement son image, son dessin. »*

« Désir impérieux de village autant que d'altitude », ces aspirations seront à l'origine de sa vocation d'ethnologue :

*Quant à l'imprégnation lente des scènes champêtres côtoyées dans mes montagnes d'enfance, elle avait fait naître, je le suppose aujourd'hui, bien autre chose qu'un simple attachement bucolique ou romantique à la campagne : une attention, voire un respect pour les paysans et pour les habitants des villages, leur histoire singulière, leur géographie vécue. Ainsi s'éveilla une vocation d'ethnologue. On peut en tout cas en faire l'hypothèse. »*

Martin se réfère longuement à l'écrivain photographe Jean-Loup Trassard et sa connaissance profonde de la Mayenne, considère l'importance de nos « hauts-lieux » intimes, souvent loin des lieux exposés et des publicités. Il rend hommage aux artistes alpinistes, aux militaires topographes établissant les mesures pour les premières cartes des Alpes et des Pyrénées, de superbes dessins aquarellés :

*« On peut rétrospectivement, d'après leurs témoignages, les imaginer se précipitant fébrilement sur leurs carnets à chaque halte, dessiner et esquisser à 3000 m d'altitude, les doigts engourdis, puis, le soir, prendre du temps pour convertir leurs esquisses en peintures. Multiplier les points de vue au fil de leurs cheminements et progresser d'un sommet à l'autre leur permettait d'acquérir une grande mobilité du regard. Une posture nouvelle pour l'époque. »*

On l'a vu, l'appétence de Martin aux paysages s'est forgée dans son enfance, confortée ensuite par l'école, la lecture, le scoutisme, les études, notamment avec l'influence d'un chanoine de l'Institut catholique de Paris qui va lui donner le goût des toponymes, porteurs d'imaginaire :

*« Plus l'échelle des régions sur lesquelles insistait le chanoine était grande (fine), plus inconnue, déroutante et improbable leur dénomination, plus je jubilais, pris par le vertige de l'existence de ces entités minuscules et presque dérisoires. À l'entendre tel un botaniste tout à la joie et la fierté de sa découverte d'une plante jusque-là ignorée, à le croire, ces listes s'avéraient quasiment inépuisables...*

*...Comme si je l'habitais déjà, chacun de ces toponymes (des « régionymes » si l'on veut) me laissait à deviner de ces contrées, la couleur spécifique d'un ciel, la nuance d'un paysage ou d'un relief, le grain d'un terroir, les chemins, les maisons et hameaux, à les toucher presque, à m'y trouver déjà, condensant en eux, insécable, l'élémentaire de ce que je ne savais pas nommer et qu'on ne nommait pas encore « l'espace rural ». »*

Un choc pour lui aussi avec la projection d'un film, Les inconnus de la terre, de Mario Ruspoli, dont il sort « ému et troublé, presque bouleversé », qui sera décisif pour ses choix d'ethnologie :

*« Un choc, une révélation sans doute, je n'avais pas vingt ans. Déjà nourri des arrière-pays de Giono (la Haute-Provence et le Trièves), un emballement s'effectue en moi, un déclenchement. Entre altitude et aridité, entre hameaux de plein vent et de neige et difficulté voire empêchement à s'y maintenir (le célibat y sévit), cette géographie-là devint désormais mon paysage. Un paysage d'adoption. »*

En parallèle avec l'évolution de l'ethnologie, la géographie des cabinets devient une géographie de terrain avec des hommes tels que, Albert Demangeon, Raoul Blanchard et Vidal de la Blache pour lequel il convoque le géographe Jules Sion :

*« Ce qu'il y a de plus personnel dans l'art de Vidal, c'est peut-être cette manière d'appeler le rêve au secours de la raison, la mémoire, la suggestion, bref les puissances de l'inconscient pour créer « le sentiment vrai du pays ». Il parle à notre intelligence, mais en même temps, il ouvre notre trésor secret de souvenirs, d'images, et c'est de notre propre fond qu'il fait jaillir l'idée de la contrée. »*

Grand lecteur, Martin nous fait partager ses accointances avec Julien Gracq (professeur de géographie), Pessoa et Philippe Jaccottet, avec qui il nous emmène dans les collines de la Drôme :

*« ...Je dirais que, dans un lieu donné, l'attire tout ce qui fait ce lieu-là, et en même temps fait lieu, c'est à dire participe à sa fabrication, ici fait sens. »*

*« Jaccottet prend très au sérieux cette correspondance, ciel et terre, météo et paysage. Procédons par saison, mais l'été manquera à l'appel. Durant mes insomnies, les mots de Jaccottet, ses images, ses fulgurances furent pour moi comme des diamants brillant dans mes nuits, j'aurais aimé pouvoir les retenir toutes. »*

Plus loin, Martin accorde le paysage à des moments, des sensations liées au climat, à la météorologie :

*« ...à l'orée d'un hameau ; un simple carrefour ou une croix de chemin ; une ferme énigmatique ; un sentier sous la neige ; fin mai un pré de narcisses blancs. Labiles, de nouvelles ambiances ont ainsi, régulièrement, le don et le pouvoir de se lever, pour moi tout seul. Par surprise. »*

Il s'agit vraiment d'entrer en paysage :

*« Entrer en paysage, ce peut être comme ce jour-là sur le Mont Lozère s'asseoir sur d'énormes blocs de granit. À la fois raconté par celui ou celle qui y demeure, puis cheminé, donc éprouvé, épousé, gagnant en richesse et en profondeur, le paysage acquiert alors crédibilité, pourrait-on dire – loin des bureaux d'études et de ceux qui n'en sortiront pas, ou guère, et n'affronteront jamais pluie ou neige, lassitude ou fatigue. »*

Ce qui apparaît nécessaire au métier de paysagiste :

*« Sonia Keraval nous dresse un tableau idéal, idéalisé ? De cette posture, où le paysagiste ausculte le site, le lieu, voire l'écoute, pour retrouver sa logique sous-jacente. Face aux paysages qu'il va lui falloir améliorer et bonifier ou créer et inventer, le paysagiste arpente, ressent, s'imprègne, fait l'éponge comme on dit. »*

En accord avec l'écrivain Pierre Sansot lorsqu'il énonce :

*« Il est convaincu qu'il n'y a pas de Paysage (avec un P en capitale), mais une multitude de paysages en puissance autour d'un lieu et le long d'une déambulation. »*

Pour Martin, un autre moyen d'appréhender les paysages est l'utilisation des lignes secondaires du chemin de fer :

*« Quant à moi, je ne sais pas bien ce qui a bien pu déclencher une telle attirance, un amour immodéré, presque incontrôlé, presque une tendresse pour ces voies ferrées de seconde, voire de troisième catégorie, pour ces lignes de chemin de fer de campagne et de montagne, sinueuses et hésitantes, pour leur maillage, comme disent les géographes. Elles sont pour moi, peut-être, un peu comme autant de buttes-témoins d'une certaine France, celle d'un « jadis » encore tiède, mais déjà suranné, les années d'après-guerre, les années 1950. »*

Il s'agit finalement de garder la mémoire de moments autour d'un lieu et de la sorte les faire durer encore, les éterniser :

*« S'arrêter, respirer une bouffée de temps, celui qui passe, toujours trop vite ...Le temps qui passe ralentit alors et se dilate, le regard se densifie et le paysage se donne sans contrepartie et sans qu'il n'ait été en aucune façon mérité. »*

La fin du livre évoque le voyage de fin d'année accompli avec ses étudiants et collègues dans le Massif Central et illustre cette volonté d'une géographie et d'une pédagogie vivantes et sur le terrain.

On peut considérer ce livre comme important dans son œuvre multiple, comme s'il voulait nous transmettre ce qui lui avait été essentiel, ses passions et une certaine philosophie de la vie, bien utiles au temps du numérique, de la rapidité et de l'IA.

L'ouvrage *Par monts et par vaux*, petit abécédaire des paysages, aussi joliment publié par Anamosa en 2023, poursuit dans la même veine qu'*Arpenter le paysage*. On notera des livres à la belle présentation graphique. Martin y redit son amour de Giono à propos des plateaux :

*« En ce sens l'ouvrage de Jean Giono, Manosque des plateaux, a toujours été pour moi une référence, une réserve, un véhicule de rêve. »*

Pour la lettre G on ne résistera pas à citer quelques beaux paragraphes à propos du granite :

*« Granite, c'est le regard de mon père, géologue dont la densité de l'observation traversait et dilatait les échelles de temps et d'espace : du grain de quartz à la paillette de mica noir, il passait sans transition au manteau terrestre et à la chaîne de montagne : des dernières plies qui avaient mis à l'affleurement un faciès méconnu, il franchissait sans rupture les centaines de millions d'années qui nous séparent de la naissance de la chaîne hercynienne. »*

*« Granite, c'est le rouge de la carte géologique. Ces couleurs chaudes qui estampillent sur la carte de France les masses molles des vieilles montagnes laissant aux jeunes, Alpes et Pyrénées, une fluidité qui dit la plasticité des roches dans des échelles de temps et d'espace qui dépassent celles de notre vie immédiate. Dans l'aplat rouge du Massif Central érodé jusqu'à la corde se creusent les alvéoles successives qui donnent aux paysages de montagne limousine ce modelé de grande houle libéré des vallons étroits et des vallées encaissées. »*

*« Granit, c'est l'énergie de la pierre sèche. Au-delà des murs dentelle et des murettes à double parement, de petits lieux racontent encore dans le langage de la pierre les gestes quotidiens d'une vie paysanne effacée : fontaines, puits, lavoirs, reposoirs des chemins des morts, abreuvoirs. L'attention à ces lieux, leur restauration, notamment au village, redonne du sens et du lien. »*

On ne reprendra pas ici toute la liste des écrits de Martin de la Soudière, on la trouve sur Wikipédia. Elle comporte de nombreux écrits scientifiques, aussi des livres illustrés en accord avec ses marottes que nous avons découverts, les saisons, la météorologie, les lignes secondaires du chemin de fer, les cueillettes des paysans de Lozère...

Enfin les éditions Anamosa viennent de republier post-mortem *Le col de l'oubli* (2017) qui tisse le parcours de Paul Arroyo, fils d'émigrés espagnols et instituteur itinérant en Lozère dont il a fait son pays adoptif.

Cet homme, Martin de la Soudière, on l'aura bien compris, aimait lire, consigner, écrire et transmettre ! Reste à chaque lecteur ou lectrice d'aller y piocher au gré de son inspiration.

*Présentation d'Annie Chazal*

Bessans, mercredi 29 juillet 2026